

## Affaire DSK paradigme de l'effet de sidération

Par Didier Heiderich, 16 mai 2011 – 15H00 // Mise à jour le 23 mai 2011

*A l'heure où ces lignes sont écrites aucune conclusion judiciaire ne peut être tirée sur l'affaire Dominique Strauss-Kahn. Il est cependant intéressant de se pencher sur cette crise.*

### L'effet de sidération et biais cognitifs

Tout le monde a évoqué « l'effet » de sidération provoqué par l'arrestation de *Dominique Strauss-Kahn* qualifiée d'inimaginable, d'impensable. Le propre des crises, c'est précisément d'ouvrir des fenêtres sur un réel « imaginable », un réel insoluble dans notre perception de la réalité. Les premières heures – et parfois les premiers jours d'une crise – sont faits d'un agencement d'émotions dites « primaires » (tristesse, dégoût, peur, colère, surprise, mépris,...). Le problème des émotions primaires, c'est que leur puissance vient tromper le raisonnement et que par atavisme, elles sont contagieuses. L'effet de sidération ajoute à l'émotion l'impossibilité d'imaginer qu'un tel événement n'a pas pu avoir lieu, voire de produire un refus de l'événement.

Dans le même temps, le flux d'informations inhabituelles et ses vacances, conjugués à l'émotion produit des interrogations qui conduisent à des hypothèses – voire même de variations sensibles des hypothèses – qui se construisent sur la base d'informations tronquées, surestimées, sous-estimées, vraies ou fausses. Et il existe quatre biais cognitifs majeurs qui interdisent de penser « juste » dans la sidération :

- **L'information corroborée** : une information distante vient corroborer une hypothèse jusqu'à en faire une vérité : « DSK a un rapport dominant avec les femmes, donc il a pu commettre ce geste » ou encore « une autre accusation - non prouvée - pèse sur lui, donc il est coupable » ou « un personnage de cette ampleur est à ce point en décalage avec les faits donc cette accusation est mensongère ou le fruit d'un complot ».
- **Le micro stimulus exacerbé** : en l'absence d'informations, chaque signe est exacerbé et favorise une thèse plutôt qu'une autre sans que ces informations aient une réelle valeur : « il a des menottes, donc il est coupable », « il a mangé au restaurant après être sorti de l'hôtel, donc il est innocent ».
- **La sur interprétation** : on trouve ici ou là des analyses erronées en raison de la représentation émotionnelle de l'événement. Par exemple, à l'heure qu'il est, pour certains, c'est l'image de la France qui est ternie sans qu'aucun critère objectif vienne appuyer cette thèse, ni même de conclusions sur les impacts potentiels de cette « mauvaise image de la France. »
- **Le refus de la crise et les réflexes de survie** : cette crise, brutale pendant toute la première semaine, a provoqué des réflexes de survie caractérisés par des paroles pour le moins déplacées, à l'exemple du scandaleux « trousseage de domestique » évoqué par Jean-François Kahn et du non moins terrible « il n'y a pas mort d'homme » de Jack Lang. Ces réflexes sont destinés à protéger nos croyances et nos consciences bousculées par l'événement.

## Rumeurs

Ainsi, il est intéressant de voir à quel point l'absence d'informations autres que quelques points factuels (heures, arrestation, déferrement,...) est compensée par l'image. Faute de comprendre la situation, les images se substituent à l'information pour couvrir la toile de l'imaginaire. Or, l'imaginaire permet à la rumeur de s'installer. Ainsi, très rapidement Marine Le Pen a occupé l'espace médiatique dans l'objectif clairement avoué de faire la promotion de la rumeur et de détruire la réputation de DSK. Il est assez curieux d'ailleurs que dans la vacuité, ces « révélations » se soient propagées dans la presse qui accepte en toute conscience de relayer ces propos : ici aussi, la vitesse de l'information joue un rôle, elle exige de l'immédiat quitte à perdre tout discernement. Une simple lecture des propos tenus par la candidate d'extrême-droite permet pourtant de vérifier que l'on pouvait mettre le nom de n'importe qui à la place de celui de DSK sans en changer une ligne. Je n'évoquerais pas les propos tenus par Bernard Debré : totalement irrationnels, il serait hasardeux de les lier à une quelconque stratégie politique.

Dans les jours qui ont suivi, la rumeur a enflé. Il faut comprendre que l'on trouve l'ensemble des ingrédients qui la compose dans l'affaire DSK :

- **L'émotion**, sur laquelle nous ne reviendrons pas, sauf à dire que sans image, celle-ci aurait un impact limité.

- **Le besoin de comprendre** : si les actes reprochés à DSK ont bien eu lieu, pour l'opinion, ils ne peuvent être que l'aboutissement d'un processus commencé il y a longtemps. Ainsi, le moindre témoignage sonne comme une « vérité », par exemple, la multiplication des propos de femmes qui disent dans le passé avoir reçu pour conseil d'éviter de se retrouver seule avec DSK. Cependant, même sincères, ces témoignages sont fragiles : entre plaisanteries et consignes formelles, il y a le même écart qu'entre séduction et risque d'agression et ils sont exacerbés par l'émotion.

- **Le secret** : « le secret confère à son détenteur une position d'exception et opère une forme d'attraction (...) le caractère secret, étendant son ombre sur tout ce qui est profond et significatif, engendre cette erreur typique : le mystérieux est important et essentiel » écrivait Georg Simmel en 1908. Ici certains journalistes et politiciens jouent un double rôle, celui qui leur confère du pouvoir d'influence « moi je savais » et celui qui permet de donner du crédit à la rumeur. Ainsi les « on » se sont multipliés, « on savait », « on pouvait s'en douter », « on ne pouvait pas le dire » ou l'impérieux « on aurait du le dire » cultivent dans les esprits l'existence d'un secret de famille politico-médiatique bien gardé, sans qu'aucune preuve ne vienne étayer ces non-dits à l'exception de la multiplication de ces témoignages informels qui crée la préemption de culpabilité.

- **L'argument d'autorité** : le fait que les rumeurs soient relayées par des personnages connus (par exemple Laurent Ruquier) ou supposés connus et à qui on attribue une autorité naturelle, par exemple un journaliste, vient crédibiliser une thèse plutôt qu'une autre.

## **De l'image à l'imaginaire dans la construction des analyses**

La situation est complexe en raison de la proximité des élections présidentielles, du rôle de DSK au FMI et nombre d'analyses sont réalisées dans la hâte. Ainsi et de façon brutale, DSK est imaginé hors des systèmes, avec un FMI dont il serait le seul maître devenu incapable de continuer à impulser sa ligne politique ou encore un PS devenu orphelin et en incapacité de proposer un candidat crédible aux présidentielles de 2012. Ainsi les aspects systémiques des organisations sont gommés au profit d'une incarnation incandescente du FMI et du PS : l'émotion simplifie les situations et les arguments de complexité sont rejetés sous l'effet de la sidération, des impossibles se font jours là où en situation calme, ils seraient largement consentis.

Les féministes vont également rebondir sur cette crise pour dénoncer le sexisme de la société française, faisant ainsi porter la faute des premiers commentaires oublieux de la victime sur une culpabilité collective et culturelle des français. Cette analyse est étayée par la pondération des commentaires en faveur de DSK et de la présomption d'innocence au dépend de la victime présumée. Ici aussi se construit un imaginaire fondé sur l'homme latin et macho, le français arriéré et bestial dans la façon dont il pense la sexualité. Il semble pourtant que nous sommes plutôt dans une configuration qui peut rappeler le coup de tête donné par Zidane à Materazzi lors de la finale de la coupe du monde de football en 2007 : il semblait à tous que la victime devait être coupable d'une faute tellement ignoble que Zidane n'avait d'autre choix que de l'agresser violemment. Il en va de cette logique pour DSK. Car Dominique Strauss-Kahn était le préféré des Français dans les sondages, promis à un destin présidentiel, à la réputation internationale et donc incapable d'un geste qui peut le briser jusqu'à la fin de ses jours à moins d'y avoir été contraint par un quelconque complot... Sans oublier que le flot des images d'un DSK en position de faiblesse, épuisé, mal rasé ouvrait le champ de la compassion alors que la plaignante est invisible et finalement désincarnée et virtuelle.

Il réside cependant une vraie question qui ne tient pas du sexisme mais de la protection des puissants : est-ce que la même chose qui se produirait en France permettrait la mise en examen d'un personnage aussi important ? Celle-ci mérite d'être posée, tout comme mérite d'être dénoncés les propos de JF Kahn et de Marine Le Pen.

## **L'épuisement de l'émotion va permettre l'analyse**

Pendant toute la première semaine de cette crise, chacun a pu constater que l'information tournait en une boucle folle : mêmes images, mêmes réactions, même attentes et mêmes plaisanteries parfois indécentes sur internet. Mais à l'exception de l'événement déclencheur de la crise (arrestation), de l'emprisonnement de DSK avant son inculpation, son placement en résidence et sa démission du FMI, peu d'événements autres que prévisibles sont venus apporter du nouveau. Ainsi, un signe de la main d'Anne Sinclair (épouse de DSK), le petit déjeuner de DSK à la prison, le numéro de la chambre d'hôtel, se sont mutés en informations capitales dans des médias enclins au commentaire qui n'est ni à confondre avec l'information, ni même avec l'analyse : même France Inter et la pourtant expérimentée Pascale Clark ont fini par ne plus « éditorialiser » pour demander avec insistance à l'acteur Vincent Lindon son opinion malgré la résistance de ce dernier. Ne parlons pas des pièges

dans lesquels la presse est tombée, à l'exemple du « frère de la victime » qui donnait des conférences de presse largement rediffusées alors qu'il s'agissait d'un affabulateur. Faute d'information, tout devient information, commentaires et faits se mélangent, l'irrationnel fait figure d'événement : la presse ne sort décidément pas grandie de cette affaire.

Et après une semaine de bouillonnement médiatique, arrive l'épuisement, une fatigue de l'événement, un besoin d'apaisement. Nous entrons maintenant dans une phase où la source émotionnelle initiale s'assèche et à moins d'une nouvelle révélation rapide et conséquente, la raison va pouvoir prendre ses droits sur l'effet de sidération et l'émotion. Ainsi, les autres actualités vont reprendre place pour laisser une phase de questionnement plus profonde s'installer, la procédure judiciaire dans sa marche qui ne correspond pas au temps médiatique, aussi.

Ce déchaînement va nous paraître petit à petit étrange, la vie va regarder ailleurs et nous rappeler que l'actualité, ça n'existe pas en soi, que c'est chacun de nous à chaque instant dans nos regards, nos gestes, nos mots, nos rêves, nos souffrances et nos bonheurs. Déjà à cette heure, l'affaire DSK est en train d'être recouverte des cendres du lointain volcan Grimsvötn.

DH

#### **A propos de l'auteur :**

*Didier Heiderich est Ingénieur CESI, président de l'Observatoire International des Crises et fondateur du Magazine de la Communication de Crise et Sensible. Il forme et accompagne depuis plus de dix ans les entreprises et institutions en situation de crise, en France et à l'étranger. Il enseigne au niveau Master dans plusieurs grandes écoles et universités.*

*Il a publié de nombreux articles et a participé à de nombreux ouvrages de référence. Son dernier livre « Plan de gestion de crise », Dunod, octobre 2010*

<http://www.didierheiderich.com>